

Un souvenir de père

Marie-Hélène Salaün

Numéro 77, été 1998

Le père

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/13706ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Salaün, M.-H. (1998). Un souvenir de père. *Moebius*, (77), 69–70.

MARIE-HÉLÈNE SALAÛN

Un souvenir de père

C'était un mot de trop, une insulte qui blesse, un coup de poignard que j'avais prémédité. Il était mon père et je le détestais. Je le lui avais dit avec des mots. Son corps s'était rué contre le mien. Sa main avait saisi mon bras et j'avais sursauté, étonnée d'avoir aussi facilement dépassé ses limites. Ses yeux noirs ne reflétaient plus la peur et la honte habituelles; son regard fou était enfin celui d'un homme. Et si cet homme ne parlait plus depuis longtemps, ce regard trahissait la violence d'un être qui survit. J'aimais ses yeux de colère trop pleins de silence. Il m'avait poussée contre le mur. Étourdie, j'étais tombée sur le plancher de la salle d'eau. Face contre terre, je sentais la fraîcheur des carreaux en céramique contre mon visage. Paralysée, apeurée et étrangement excitée, j'attendais la suite d'une histoire que je connaissais déjà. Un père qui bat sa fille, un père qui désire, un père qui viole... C'était notre histoire de cul, notre secret. On s'aimait dans la violence comme des amants qui font l'amour dans le noir. Les yeux fermés, j'ai senti son pied se poser sur ma tête. Le plastique de sa semelle éraflait ma joue. Debout, le pied sur mon crâne, papa exhibait sa virilité bafouée et moi je m'y soumettais avec humilité. Je priais Dieu, la tête coincée entre père et terre. Ma tête me faisait mal; je cherchais à agripper sa jambe, je voulais le repousser. L'homme père ne voulait pas partir, j'avais donc décidé d'attendre. Par jeu et par vérité, je lui laissais le temps de vivre, le temps d'exister. Son regard transperçait mes vêtements. Je connaissais ses perversions; derrière ses yeux noirs, je savais qu'il imaginait les formes de mon corps. Sous le tissu trop léger d'une chemise de nuit, il y avait mes seins, mon ventre, mes fesses, mes jambes, mon sexe. Étendue sur le plancher de la

salle d'eau, je faisais vivre les fantasmes de mon père. Les rôles s'échangeaient subitement; dans ma position de dominée, je le dominais. Grâce à moi, il devenait enfin homme dans la violence et la souffrance. J'étais heureuse, j'étais puissante.

Il avait retiré son pied et j'avais ouvert les yeux. J'aurais préféré mourir. Dans le silence morbide qui surgit de l'acte, je retrouvais ma voix d'enfant. Je lui disais doucement que je m'excusais. Trop rapidement je reculai vers le passé, je m'enfuyais pour le retrouver ailleurs que dans cette salle d'eau. J'étais une petite fille de quatre ans aux yeux trop bleus trop pleins de larmes. En ramenant mes genoux contre ma poitrine, je m'étais recroquevillée à ses pieds. Je lui disais lâchement: «Papa, je t'aime.» Cette phrase le brisait. Plus cruel que les insultes, ce cri d'amour le renvoyait à son impuissance et à sa faiblesse. En cachant mon corps, je voulais qu'il me reconnaisse, moi, Camille. Née de lui, j'étais sa fille et je portais son nom. Je savais pourtant qu'il ne voulait pas, qu'il ne pouvait pas me considérer comme telle. Chaque fois je subissais l'espoir déçu d'avoir encore cru en autre chose. L'abandon était plus douloureux que l'inceste.

Notre histoire se terminait pour nous donner la chance de la raconter de nouveau, un autre jour, une autre fois. Sans avoir prononcé un mot, il avait brisé ma tête sur le plancher et sans avoir ajouté un mot, il était parti en refermant la porte derrière lui.